DEUXIEME ANNEE
N° 36
4 SEPTEMBRE 1947

TINTIN

CHAQUE JEUDI
4,00 FRS



Traître, voici ta récompense !... s'écrie Zahan Khan, en levant son sabre... (Voir p. 16)

RENTRÉE DES CLASSES

CERTAINS d'entre vous sont déjà rentrés à l'éco... puis quelques jours. D'autres rentreron... ans le cour... ce mois. Septembre est le temps de ... entrée des cla... et celui où l'automne, par un doux bruit de feui... les mor..., annonce le proche hiver.

A propos de la fin des vacances, j'ai enten..., ces ...ours-ci, au cours de l'entr'acte d'un concert d'après-midi, un pe...t dialogue que je me suis bien proposé de vous rapport...r.

Une dame rencontre, dans les couloirs de la salle, une amie qu'elle n'a plus vue depuis quelque temps, a...compag...e de son garçon. Elle prodigue à sa mère des complime...ts sur ... mine de l'enfant et sur son costume, puis elle s'adresse au gam... :

— Alors, tu es en congé pour le moment ?

— Oui, Madame.

— C'est agréable, les vacances, n'est-ce pas ?

— Oui Madame.

— Je suis sûre que tu aimerais qu'elles se prolonge...t toute l'année ?

Alors, au grand ahurissement de son inte...locutrice, qui se croyait très maligne en lui posant cette questio... le jeu...e garçon répondit :

— Non. Pourquoi ?

Ce « non » qui n'hésitait point, ce « non » d'u...e belle ...ierté, a provoqué en moi une joie immense. Voilà qui est ...ien ...ndu, pensai-je. Les vacances sont les vacances, et le tem...s de ...ole, des études et des jeux a, lui aussi, ses charmes.

Ce « non » signifiait pour moi : « Pourquoi voul... que je n'aime que les vacances ? Me jugez-vous paresseux ... ...int ? Eh bien, non, Madame. J'aime l'école, le travail, mon maître, les récréations, mes camarades, les soirées à la maison, ma chambre, les jeudis et les dimanches — et *aussi* les vacances.

» J'aime ma vie d'écolier tout entière et non seulement, comme vous semblez le croire, les plaisirs et les jeux. »

Voilà ce que signifiait, pour moi, ce « non » sans réticence, entendu, l'autre après-midi, avec ravissement, au cours de l'entr'acte d'un concert. C'est celui que je vous souhaite, mes amis, au seuil de cette année scolaire.

★

Et voici, pour les membres du Club Tintin, mon cinquième message secret, à l'occasion de la rentrée des classes. Il contient une nouvelle importante pour les mois à venir.

Q	E	A	U	U	N	R	H	O	I
V	N	N	E	S	Q	E	C	U	T
O	L	R	E	D	I	N	E	R	S
E	E	T	N	U	S	S	O	R	A
U	I	E	N	U	A	S	U	V	N
C	C	I	I	E	I	O	N	N	I
S	E	R	M	Q	N	U	D	E	A
R	U	N	O	E	S	C	D	T	Y
I	A	L	E	L	U	E	N	B	B
E	T	L	I	G	T	N	A	I	D

Bonne poignée de main à tous, et que le succès couronne vos études sous le signe de la joie et de l'amitié !

Tintin



MON COURRIER

DOYER ALAIN. — Voici mes réponses à ton « enquête » : 1. Tintin ne grandit pas parce qu'il n'a pas d'âge; c'est un jeune garçon aventureux et courageux, voilà tout. 2. Qu'il soit mieux dessiné qu'il y a vingt ans, c'est ton opinion... et la mienne; cela prouve qu'en travaillant beaucoup on arrive toujours à s'améliorer. 3. Oui, Hergé a redessiné et remanié la plupart des albums qu'il a mis en couleurs; tu ne dois donc pas t'étonner des nombreux changements que tu as constatés dans les éditions nouvelles. Quant à te dire la marque de la machine dont tu te sers, je ne vais pas me casser la tête là-dessus puisque tu la connais mieux que moi ! Les deux albums que tu me cites ne sont pas en librairie pour l'instant.

DEVREUX GEORGEY, Ixelles. — Teddy Bill te remercie pour la belle photographie et pour l'intérêt que tu portes à ses aventures. Continue de bien apprendre tes lettres. Ainsi tu pourras lire de jolies histoires.

MONDRON ERIK. — Bien sûr, que nous existons, Milou et moi ! Cette question ! Quant à nous voir, c'est une autre affaire : nous sommes toujours en voyage. Quels sont les albums et les journaux que tu ne possèdes pas ? Peut-être pourrions-nous te les procurer ?

LANGLET JACQUES, Ath. — Bien reçu ta carte, ainsi que celle de l'ami parisien qui séjourne chez toi. Nous avons fait le nécessaire pour qu'il reçoive le journal lorsqu'il retournera en France.



RAPPELEZ-VOUS !...
C'est le 25 septembre que paraîtra notre magnifique numéro spécial sur 24 pages...

BERTRAND PAUL, Waulsort. — Je ne sais s'il existe une section du Club dans la région de Dinant. Mais tu peux toujours en créer une avec quelques amis. Pas de photo de Tintin et Milou pour l'instant. Quant aux fanions, au papier à lettre et à la marche de Tintin, nous y pensons sérieusement. Quel album désires-tu recevoir ?

DUCATE PAUL, Courtrai. — « Le Sceptre d'Ottokar » paraîtra à la fin de cette année. Viendront ensuite : « Les Sept Boules de Cristal » et « Le Temple du Soleil » qui en est la suite. Après, seulement, sera édité en couleurs « Les Cigares du Pharaon ». Merci pour tes félicitations. Milou te salue.

GRISAR DANIEL, Pussemange. — Vois ma réponse ci-dessus. Christophe Colomb découvrit l'Amérique en 1492 (du moins, l'Amérique centrale, car les Norvégiens, dès le VIIIe siècle, avaient colonisé l'Islande et étaient arrivés jusqu'au Groënland; ils naviguèrent même jusqu'à la côte orientale de l'Amérique du Nord).

BESTGEN LOUIS, Parette. — Aux concours, tous les candidats ne peuvent remporter des prix, n'est-ce pas ? C'est la même chose qu'en classe. Vos félicitations, venant d'un instituteur, nous touchent beaucoup. Merci.

CLAEYS DANIEL, Woluwé. — Les albums de « Tintin » se vendent actuellement soixante francs. Milou te remercie pour les os que tu lui réserves.

TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONN.	*3 mois*	*6 mois*	*1 an*
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

(Prix au numéro : 5,50 Frs.)

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs.
Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique* au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles.
Pour la France : à Tintin-Paris - Boite Post. 14.
Pour le Congo : à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER























(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

COMME promis, voici quelques recettes de cuisine « sauvage ».

Pain :

Mélange de la farine fermentante avec du sel; ajoutes-y de l'eau, peu à peu, de manière à obtenir une pâte aussi sèche que possible. Si tu peux avoir du lait et ajouter à ton mélange un jaune d'œuf, tu obtiendras un mets succulent

Lorsque tu auras réalisé, avec ta pâte, plusieurs petits pains, écarte la braise et dépose les pains un à un, sur le sol brûlant; tu recouvreras ensuite ta préparation à l'aide de la braise que tu viens d'écarter. Pour éviter que la croûte de ton pain ne soit brûlée, il est prudent de l'envelopper de quelques feuilles de platane.

Il existe une autre recette de pain « sauvage » qui donne également d'excellents résultats. Elle consiste à enrouler la pâte préalablement découpée en tranches de 4 cms de large sur 1 cm. d'épaisseur en spirale autour d'une branche écorcée, puis de planter la dite branche dans le sol et de la faire tourner lentement sur elle-même de manière à bien rôtir la pâte.

Kabobs :

Découpe, dans de la viande de bœuf, des cubes de 2 à 3 cm., enfile-les sur un fil de fer en ayant soin de placer un morceau de lard bien gras entre chacun des cubes. Roule le tout dans de la farine et fais cuire à la braise avec quelques flammes claires.

Bon appétit.

Bison Serviable.























ALORS, me demanderez-vous, à quoi servent la baguette et le pendule ? Ils servent, en quelque sorte, à extérioriser la sensibilité du radiesthésiste; on pourrait les comparer au diffuseur d'un poste de T.S.F., sans lequel les ondes captées, détectées et amplifiées ne parviendraient pas à nos oreilles. Actuellement, on travaille surtout avec le pendule qui est plus sensible que la baguette. Mais il est remarquable que chaque opérateur manie son pendule à sa façon, et que les mouvements du pendule sont différents suivant celui qui le manie. On peut dire qu'il s'agit d'un véritable langage conventionnel, et que chaque radiesthésiste expérimenté possède le sien. C'est pourquoi il est impossible de codifier les mouvements du pendule, de les classer dans une espèce de dictionnaire que tout amateur serait à même de consulter. Au contraire, chaque mouvement ne peut être interprété que par l'opérateur lui-même, à la lumière d'une très longue expérience.

Avez-vous déjà vu « travailler » des spécialistes de cette branche ? L'un utilise toute une gamme de pendules de formes et de poids variés; un autre emploie toujours le même; un troisième préfère se servir de sa montre. Celui-ci place le pouce et l'index à un centimètre de la boule; celui-là préfère une chaînette de 10 à 15 centimètres; d'autres un fil qu'ils entourent plus ou moins autour d'une baguette et qu'ils déroulent « pour s'accorder ». Quelle est la bonne méthode ? Toutes, puisqu'encore une fois il ne s'agit pas d'un instrument scientifique, mais d'un accessoire personnel à l'aide duquel le radiesthésiste a développé sa sensibilité propre et acquis son expérience.

Petit à petit, cependant, les pionniers ont mis au point des procédés qui ont facilité le travail de leurs successeurs, et sont arrivés à classer les différents corps et matières de la nature suivant les longueurs d'onde des radiations qu'ils émettent. Ces indications sont particulièrement précieuses pour la recherche et l'analyse chimique d'eaux souterraines ou de corps enfouis par exemple, de même que pour déceler les maladies et trouver les remèdes qui leur conviennent.

Mais où l'on voit le mieux que la radiesthésie est avant tout une affaire de sensibilité personnelle, c'est lorsqu'il s'agit de télé-radiesthésie, c'est-à-dire de recherche à grande distance, sur une carte géographique par exemple, à moins que ce soit sur la photo d'une personne

...DU MYSTÈRE

...Jo, Zette et Jocko





















(A suivre.)



LES DANGERS DU FOOTBALL

(Suite et fin.)

JE vous disais jeudi dernier, que le football offre certains dangers non seulement pour les joueurs mais encore pour les spectateurs et pour l'arbitre.

Il y a environ deux mois, à Béthune (dans le Nord de la France) le ballon lancé « out » (hors du jeu) alla heurter la tête d'une spectatrice qui tomba sans connaissance; elle devait mourir le lendemain à la suite d''une hémorragie cérébrale.

Les partisans enragés mais émotifs devraient s'abstenir d'assister aux 'rencontres disputées par leurs favoris. Il y a quelque six mois, à Nancy, un supporter de l'équipe locale, trop heureux de voir celle-ci marquer le but initial de la partie, fut pris d'une défaillance du cœur et trépassa séance tenante.

Il est déjà arrivé que des arbitres (tant en boxe qu'en football) succombent au cours du match qu'ils dirigent, mais ce sont des cas extrêmement rares; ce qui est beaucoup plus commun (au sens propre comme au sens figuré) c'est que des arbitres soient « passés à tabac » par des supporters vindicatifs peu satisfaits de la manière dont une partie a été arbitrée — peu satisfaits surtout, le plus souvent, de la défaite subie par leurs favoris. L'un de nos meilleurs arbitres raconte qu'un jour on lui lança des briques à la figure; une autre fois un énergumène lui fendit l'arcade sourcilière, d'un coup de poing. Il s'agissait d'un quidam qui, habitant chez sa belle-mère, s'était querellé avec celle-ci, puis, ayant bu plus que de raison, avait choisi le premier venu pour assouvir sa colère.

L'affaire passa en justice et l'énergumène fut condamné.

Comme quoi il faut bien réfléchir avant d'habiter chez sa belle-maman !

E. T.



ou un objet lui ayant appartenu. Cet objet ne sert, en somme, qu'à permettre à l'opérateur d'« accorder » sa sensibilité sur la recherche à effectuer.

Quels sont les résultats habituellement obtenus dans ce domaine ? Ils sont absolument surprenants, et je pourrais remplir cinq cent numéros de « TINTIN » des résultats probants obtenus dans le monde entier par des radiesthésistes sérieux. Pourtant, même ceux-ci peuvent se tromper. Les nombreuses erreurs que vous avez pu relever dans les prévisions météorologiques vous font-elles dire que la météorologie n'est pas une science sérieuse ? Non, n'est-ce pas. Eh bien, les erreurs, mêmes nombreuses et grossières de radiesthésistes sérieux ne peuvent vous faire nier les réussites importantes qu'ils ont obtenues et qui sont bien plus nombreuses.



Mais il faut reconnaître que les plus grands détracteurs de la radiesthésie sont les radiesthésistes eux-mêmes; j'entends par là les amateurs, et ils sont légions, qui, parce qu'ils voient leur pendule osciller entre leurs doigts, en tirent à la légère des conclusions erronées. Nous autres, qui avons plusieurs dizaines d'années d'expérience, nous nous trompons encore. Que dire alors de ceux qui n'ont que quelques heures d'exercice à leur acquis ? Ils ressemblent à l'élève qui, après quelques leçons d'anglais, prétendrait vous interpréter un discours de M. Churchill prononcé à la radio. Vous ririez de lui, et vous auriez raison.

En guise de conclusion, je vous dirai donc aujourd'hui : méfiez-vous des très nombreux radiesthésistes amateurs qui sont toujours prêts à faire étalage de leur bien savoir, mais ne dénigrez pas les rares spécialistes à qui nous devons un science nouvelle appelée peut-être à bouleverser notre vie dans un proche avenir.

La semaine prochaine, je vous parlerai du pendule et de quelques expériences élémentaires à la portée de tout le monde.

(A suivre.)





RESUME. — Le jeune Will s'est engagé comme mousse à bord de « La Pandore ». Il s'aperçoit bientôt, avec terreur, qu'il est tombé dans un milieu d'affreux négriers. Le navire arrive en Guinée où doit se faire le chargement des esclaves. Will assiste impuissant à l'opération, avec son ami, le matelot Ben Brace. Mais voici que le roi nègre Dingo-Bingo offre au capitaine de « La Pandore » d'échanger le jeune mousse du bord contre six nègres robustes. Le capitaine accepte. Will descend à terre, consterné... Mais profitant de l'ivresse de son nouveau maître, il gagne la forêt et court vers l'embouchure de la rivière où doit passer « La Pandore ».

Je suivais tout bonnement la trouée que les bêtes sauvages avaient faite au milieu des vignes traçantes et des lianes de toute espè-e qui la plupart du temps m'obligeaient à ramper sur la terre ou à escalader la voûte dont le passage se trouvait obstrué. Tout cela me retardait énormément, et il était indispensable que je pusse gagner de l'avance sur le vaisseau, afin de traverser la rivière au moment où il approcherait de la côte.

J'aperçus plusieurs fois des bêtes sauvages dont la forme se distinguait à peine dans l'obscurité qui régnait sous les grands arbres; quelques-unes, qui me parurent gigantesques, s'enfuirent à mon approche, en faisant craquer les buissons qu'elles rencontraient devant elles : ce devaient être des rhinocéros ou des hippopotames. J'étais certainement effrayé de leur présence; mais je l'aurais été bien davantage si la crainte qu'ils m'inspiraient n'avait été dominée par une terreur bien plus grande; je croyais toujours entendre la voix du roi Dingo ordonnant à ses soldats de me ramener auprès de lui, et je m'arrêtais parfois tout haletant pour écouter les sons qui frappaient mon oreille.

Mais il aurait fallu que cet homme abhorré, dont l'image me poursuivait sans cesse, eût été bien près de moi pour que j'eusse entendu ses cris; des bruits sans nombre emplissaient la forêt, et je ne saurais dire quels poumons auraient eu assez de puissance pour dominer ces clameurs. Tout tremblant, je retenais mon haleine pour écouter si, au milieu de ce chorus infernal, retentissait la voix du nègre; mais je ne distinguais que le bruit aigu des grillons et des cigales, le coassement des grenouilles, le rugissement des lions, les cris variés des singes, les hurlements des chacals et tant d'autres qui m'étaient inconnus et que provoquaient mon passage et celui du navire; l'alarme se répandait de proche en proche, et les cris, se multipliant toujours, semblaient envelopper la forêt tout entière.

Il me paraissait probable qu'on me chercherait sur le fleuve. Dès qu'on s'était aperçu de mon départ, on devait avoir pris des canots : peut-être le roi lui-même dirigeait-il la poursuite. On se rappelait sans doute que c'était au moment où le navire s'éloignait que je m'étais éclipsé, raison de plus pour supposer que j'avais regagné *la Pandore* et pour que le roi Dingo se hâtât de venir me réclamer. Obsédé par cette croyance, je jetais des regards inquiets sur la rivière toutes les fois que je pouvais l'apercevoir, mais je ne distinguais rien qui motivât mes craintes.

Ce n'était pas ma seule inquiétude. Les kroomen se trouvaient à l'embouchure de la rivière pour épier les mouvements du croiseur. Ces hommes étaient tout dévoués au roi Dingo; ils me verraient traverser le fleuve à la nage, me prendraient dans leur barque et me ramèneraient à mon ignoble maître : car ils étaient là quand le marché s'était conclu. Je devais donc faire attention au bateau des kroomen et tâcher de l'éviter.

Comme toutes ces pensées traversaient mon esprit, je jetai les yeux sur le fleuve; il me parut que le navire marchait avec plus de vitesse, et, plongeant sous les lianes, je m'efforçai de précipiter ma course.

J'atteignis enfin un endroit où la rivière décrivait une courbe prononcée.

Le moment était venu de gagner le vaisseau à la nage; je me dépouillai de mes chaussures et de la plupart de mes habits, et je descendis au bord du fleuve, où je me plongeai immédiatement.



J'étais celui qui nageait le mieux de tout l'équipage...

CHAPITRE XXXVII

Le navire n'était pas encore en face de moi; mais, à la manière dont il marchait, nous devions nous rencontrer au milieu de la rivière.

Ben m'avait recommandé de me diriger vers l'avant, où il se trouverait avec une corde, pendant qu'un de ses amis se tiendrait à la porte de la galerie du faux pont et me lancerait une seconde bouée, si par hasard je n'avais pas pu saisir la sienne. J'étais bien sûr d'être hissé par l'un des deux; mais il était préférable d'aborder par l'avant du navire, en ce sens que j'avais la certitude de ne pas y rencontrer le capitaine ou le contremaître, et que Sa Majesté elle-même vînt-elle me réclamer, je pourrais être caché sur le tillac de manière à permettre au capitaine d'affirmer que je ne me trouvais pas à bord.

J'étais celui qui nageait le mieux de tout l'équipage, après Ben toutefois, qui était l'un des premiers nageurs du monde. J'avais beaucoup pratiqué cet exercice à l'époque où j'étais chez mon père, et ce n'était rien pour moi que de traverser un fleuve d'un mille de largeur; aussi les deux cents mètres qu'il me fallait franchir pour rejoindre le négrier ne me paraissait-ils qu'une bagatelle.

Mais si la distance à parcourir n'avait rien qui pût m'effrayer, une vive inquiétude n'en devait pas moins s'emparer de mon esprit. Jusqu'alors je n'y avais pas songé : l'émotion de la fuite, la difficulté de m'ouvrir un passage à travers les lianes, et surtout la frayeur que j'avais d'être poursuivi, m'avaient fait oublier les dangers que je pouvais courir plus tard; ce n'est qu'en plongeant dans la rivière que le souvenir du malheureux Dutchy me revint à la mémoire et que je pensai aux crocodiles.

Un horrible frisson me parcourut de la tête aux pieds; je sentis mon sang qui se glaçait dans mes veines; peut-être en ce moment même étais-je en présence de l'un de ces effroyables monstres : n'avais-je pas vu à l'instant où je quittais la rive du fleuve, un objet brun, ayant environ six mètres de longueur, et que j'avais pris pour une pièce de bois mort? Cet objet avait remué lorsque j'étais entré dans la rivière; j'avais pensé que le courant l'entraînait; mais c'était une erreur, il se mouvait comme une créature vivante... Plus de doute, c'était un crocodile.

Comment n'y avais-je pas songé plus tôt ! Une pièce de bois mort ne se serait pas arrêtée à l'endroit où j'avais cru l'apercevoir, le courant l'aurait emportée; j'étais bien sûr que ce n'était pas

un tronc d'arbre dépouillé de ses branches, mais le reptile hideux qui se repaît de chair humaine.

Je me retournai instinctivement, et je relevai la tête pour regarder derrière moi. La lune éclairait toute la rivière, on y voyait comme en plein jour.

Bonté divine ! j'avais bien raison de frémir: ce n'était pas une pièce de bois, mais un énorme crocodile; je voyais son corps monstrueux, son dos couvert d'écailles, sa tête allongée, ses mâchoires béantes qui s'élevaient au-dessus de l'eau; je l'avais réveillé en plongeant tout à coup, et il cherchait à reconnaître quelle était la cause du bruit qu'il avait entendu.

Son étonnement avait bientôt cessé; à peine avais-je repris ma course qu'il avait fouetté l'eau de sa queue puissante et que, abandonnant la rive, il se précipitait vers moi.

Son corps était tout entier dans la rivière, mais ses machoires et toute sa tête hideuse se projetaient au-dessus de l'eau.

Je redoublai d'efforts, et malgré ma terreur j'avançais rapidement, *la Pandore* approchait, elle n'était plus qu'à cinquante mètres de distance; le crocodile se trouvait plus loin de moi que je ne l'étais du navire; mais ces monstrueux amphibies nagent beaucoup plus vite qu'un homme; je le savais, j'étais sûr que le reptile allait m'atteindre et alors...

Quelle horreur ! je jetai un cri d'effroi que je répétai tout en nageant.

Des voix me répondirent; j'aperçus des ombres glisser autour de l'éperon [1], courir sur les bouts-dehors [2] et arriver sur le beaupré; j'entendis la voix puissante de Ben m'adresser des paroles d'encouragement et m'indiquer la direction que je devais prendre.

J'étais sous l'extrémité du beaupré, mais je ne voyais pas de corde; je cherchais vainement celle qui m'était promise.

Je me soulevai de nouvau pour regarder où était mon ennemi. La tête noire du crocodile apparaissait à quatre mètres de moi tout au plus.

Une minute encore et je sentirais ces dents tranchantes; pris par les mâchoires du monstre, je serais entraîné au fond du fleuve et dévoré comme le pauvre Dutchy.

Mais au moment où je me croyais perdu, je sentis une main vigoureuse me saisir par la ceinture et m'enlever immédiatement; le crocodile s'élança au-dessus de l'eau en cherchant à m'atteindre, et retomba lourdement sans avoir pu me toucher ! Il continua pendant quelques instants à battre l'onde avec sa queue; puis, voyant que sa victime lui avait échappé, il disparut, après avoir fait le tour de *la Pandore*.

Je savais à peine comment j'avais été sauvé; la terreur avait tellement troublé mes sens, que je ne compris ce qui était arrivé que lorsque je fus sur le pont, et que, me retrouvant sain et sauf, je revis l'excellent Ben Brace à côté de moi.

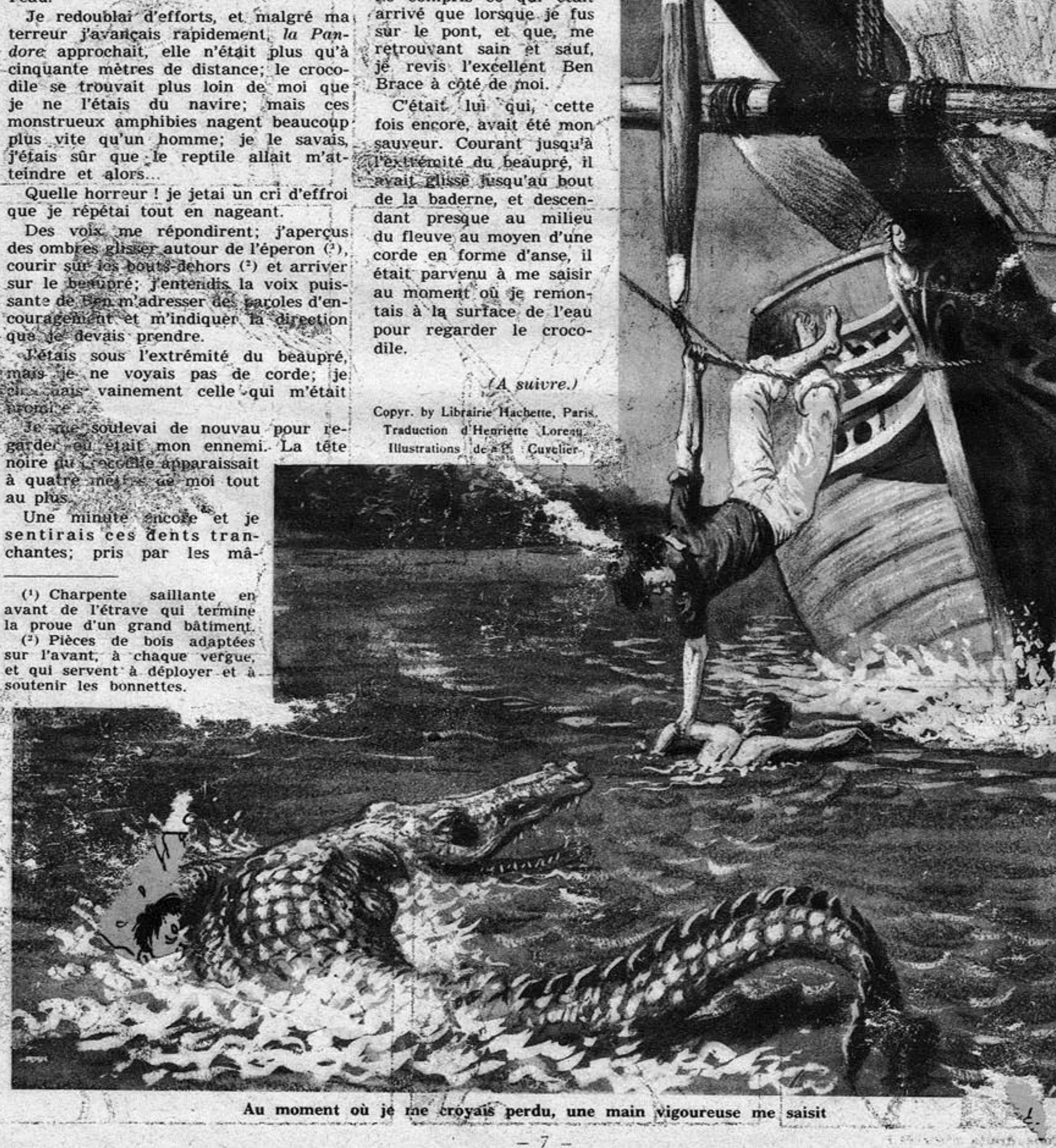
C'était lui qui, cette fois encore, avait été mon sauveur. Courant jusqu'à l'extrémité du beaupré, il avait glissé jusqu'au bout de la baderne, et descendant presque au milieu du fleuve au moyen d'une corde en forme d'anse, il était parvenu à me saisir au moment où je remontais à la surface de l'eau pour regarder le crocodile.

(A suivre.)

Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier.

[1] Charpente saillante en avant de l'étrave qui termine la proue d'un grand bâtiment.

[2] Pièces de bois adaptées sur l'avant, à chaque vergue, et qui servent à déployer et à soutenir les bonnettes.



Au moment où je me croyais perdu, une main vigoureuse me saisit


LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ


Ouf! je respire!... Le voilà sauvé!... Momentanément du moins, car le malheureux va devoir redescendre...
Tu aurais pu me répondre, non?... Tu es incorrigible!... Maintenant, tiens-toi tranquille!


Allons-y!... Laissons-nous doucement descendre...

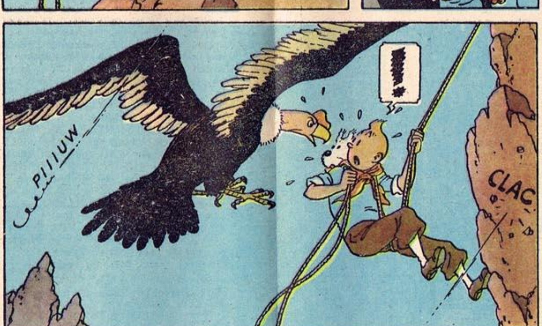

Mon Dieu! mon Dieu! mais que fait-il là?... Il va se rompre les os!




Mille tonnerres!... Regarde, Zorrino, là!... Là!... Un autre condor!... Vite, ma carabine!




PAN


PIIIUW
!
CLAC


Raté, tonnerre de tonnerre de Brest!... Je ne puis plus tirer maintenant: le condor est sur lui!

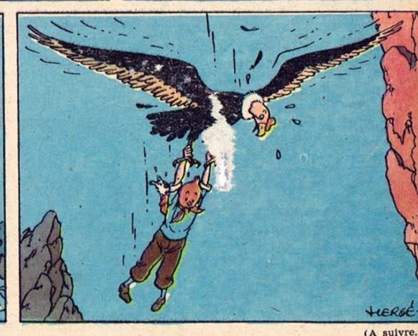



Le malheureux! ah! le malheureux! il va devoir lâcher prise!


Je n'en puis plus... Risquons le tout pour le tout!


?
HOP!


Mille sabords! qu'a-t-il fait là?... Mais, ma parole, il s'est accroché aux pattes du condor!... Comment cela va-t-il finir?


HERGÉ

(A suivre.)

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY











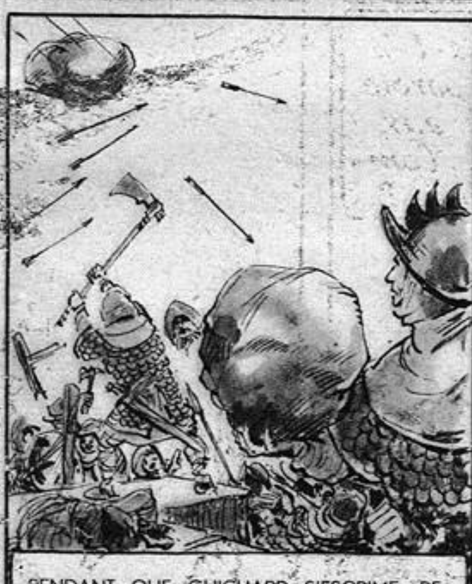














(A suivre.)



PUISQUE certains d'entre vous, mes amis, se sont procurés des moteurs à explosion, je vais vous donner quelques indications sur leur utilisation.

Je ne m'adresse pas, je l'ai déjà dit, aux amateurs très « calés », capables de concevoir eux-mêmes leurs appareils. Pour tous les autres, il est indispensable qu'ils se procurent de bons plans de construction chez les spécialistes; je voudrais, aujourd'hui, vous parler des diverses tendances.

Le gros avantage de la surpuissance que nous donne un micromoteur est de nous permettre de construire des maquettes volantes, c'est-à-dire des avions qui ressemblent vraiment à leurs grands frères, bien qu'il faille se garder de copier n'importe quel type connu.

En gros, la tendance générale est d'employer l'aile basse, à cause de son meilleur rendement aérodynamique; pourtant, pas mal d'avions de tourisme sont encore fidèles à l'aile haute, à cause de sa plus grande stabilité. Pour la même raison, nous nous en tiendrons exclusivement à l'aile haute; l'expérience a démontré qu'il est très difficile de faire un modèle à aile basse qui soit à peu près stable.

De plus, la vitesse de nos motomodèles étant bien plus faible, nous devons employer des dérives et stabilisateurs plus importants. C'est pourquoi il est généralement admis dans les règlements que l'on augmente ces surfaces de 20 p. c.; la différence ne se remarque pas.

Enfin, pour obtenir un atterrissage correct, nos roues doivent être reportées plus en avant que sur la plupart des grands avions, encore qu'on trouve certains types dont l'atterrisseur est déjà très avancé. Là aussi, il est permis d'un peu tricher, sans pour cela changer l'esthétique du modèle.

Ces appareils sont particulièrement jolis et plaisent énormément au public. Leur vitesse est de plus ou moins 30 kilomètres à l'heure; pour un moteur de 2,5 à 5 cm^3, leur poids est de 3/4 de kg. à 1 kg. 1/2; leur envergure, de plus ou moins 1 m. 40.

Mais les règlements des concours de durée, dans certains pays et en Belgique particulièrement, ont poussé les concurrents à construire des modèles un peu spéciaux. Voici pourquoi :

Il est prévu que les modèles devront avoir un temps-moteur réduit à 10, 15 ou 20 secondes seulement, dans le but de les juger sur les qualités de plané. Les amateurs, à l'expérience, se sont rendus compte qu'un mauvais planeur porté à grande altitude fait généralement un plus long vol qu'un excellent planeur lâché plus bas. Ils en sont arrivés à construire des appareils ultra-légers (moins de 500 grammes) aux formes bizarres, qui grimpent presque verticalement en quelques secondes à des hauteurs de plusieurs centaines de mètres, d'où il leur faut un certain temps pour redescendre. La fin justifiant les moyens, je ne puis donner tort à ces concurrents; mais je dois dire que cela les mène loin du modèle réduit considéré comme moyen d'étude de formules applicables en grand.

Je préfère, et de beaucoup, voir les modélistes essayer de soulever des « charges utiles » importantes, travailler la stabilité et la sécurité, étudier des formules neuves telles qu'autogyres, hélicoptères ou autres, tâter du radio-contrôle, etc... Cela dénote un esprit plus pratique et peut rendre de bien plus grands services à l'aviation.

On peut classer dans les exagérations provoquées par les circonstances, les énormes vitesses obtenues en vol circulaire contrôlé, dont je vous parlerai la prochaine fois.

MONSIEUR Stephi, le MAGIGIEN



Pierrot est devenu amoureux de Colombine.



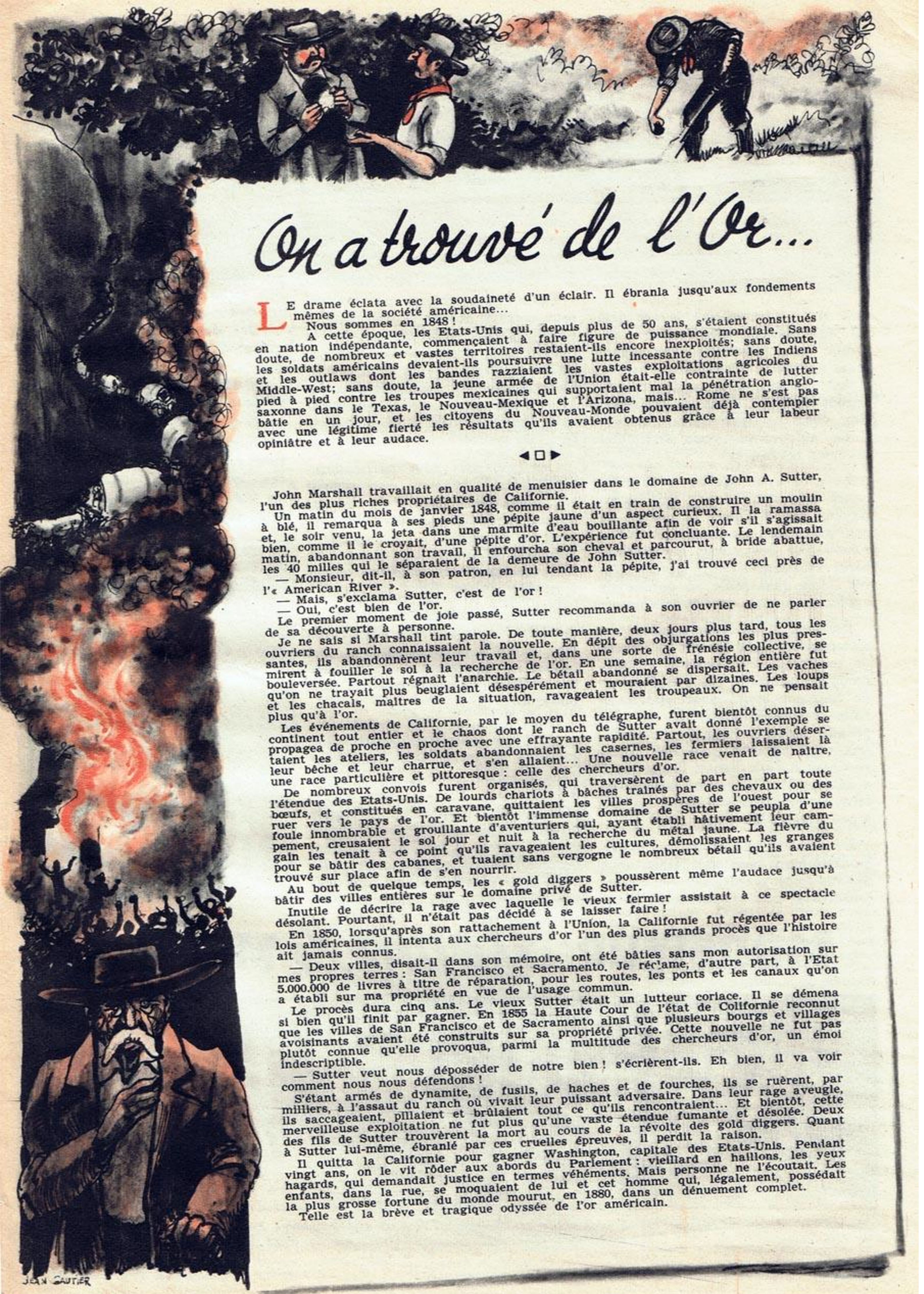
Il se propose de lui déclarer ses sentiments.



Mais comme le pauvre Pierrot avait mis le doigt sur le « la »...



Surgit le féroce et vigilant Mr Hibou, commis à la garde de Colombine par des parents barbares !



On a trouvé de l'Or...

LE drame éclata avec la soudaineté d'un éclair. Il ébranla jusqu'aux fondements mêmes de la société américaine...

Nous sommes en 1848 !

A cette époque, les Etats-Unis qui, depuis plus de 50 ans, s'étaient constitués en nation indépendante, commençaient à faire figure de puissance mondiale. Sans doute, de nombreux et vastes territoires restaient-ils encore inexploités; sans doute, les soldats américains devaient-ils poursuivre une lutte incessante contre les Indiens et les outlaws dont les bandes razziaient les vastes exploitations agricoles du Middle-West; sans doute, la jeune armée de l'Union était-elle contrainte de lutter pied à pied contre les troupes mexicaines qui supportaient mal la pénétration anglo-saxonne dans le Texas, le Nouveau-Mexique et l'Arizona, mais... Rome ne s'est pas bâtie en un jour, et les citoyens du Nouveau-Monde pouvaient déjà contempler avec une légitime fierté les résultats qu'ils avaient obtenus grâce à leur labeur opiniâtre et à leur audace.

◀□▶

John Marshall travaillait en qualité de menuisier dans le domaine de John A. Sutter, l'un des plus riches propriétaires de Californie.

Un matin du mois de janvier 1848, comme il était en train de construire un moulin à blé, il remarqua à ses pieds une pépite jaune d'un aspect curieux. Il la ramassa et, le soir venu, la jeta dans une marmite d'eau bouillante afin de voir s'il s'agissait bien, comme il le croyait, d'une pépite d'or. L'expérience fut concluante. Le lendemain matin, abandonnant son travail, il enfourcha son cheval et parcourut, à bride abattue, les 40 milles qui le séparaient de la demeure de John Sutter.

— Monsieur, dit-il, à son patron, en lui tendant la pépite, j'ai trouvé ceci près de l'« American River ».

— Mais, s'exclama Sutter, c'est de l'or !

— Oui, c'est bien de l'or.

Le premier moment de joie passé, Sutter recommanda à son ouvrier de ne parler de sa découverte à personne.

Je ne sais si Marshall tint parole. De toute manière, deux jours plus tard, tous les ouvriers du ranch connaissaient la nouvelle. En dépit des objurgations les plus pressantes, ils abandonnèrent leur travail et, dans une sorte de frénésie collective, se mirent à fouiller le sol à la recherche de l'or. En une semaine, la région entière fut bouleversée. Partout régnait l'anarchie. Le bétail abandonné se dispersait. Les vaches qu'on ne trayait plus beuglaient désespérément et mouraient par dizaines. Les loups et les chacals, maitres de la situation, ravageaient les troupeaux. On ne pensait plus qu'à l'or.

Les événements de Californie, par le moyen du télégraphe, furent bientôt connus du continent tout entier et le chaos dont le ranch de Sutter avait donné l'exemple se propagea de proche en proche avec une effrayante rapidité. Partout, les ouvriers désertaient les ateliers, les soldats abandonnaient les casernes, les fermiers laissaient là leur bêche et leur charrue, et s'en allaient... Une nouvelle race venait de naitre, une race particulière et pittoresque : celle des chercheurs d'or.

De nombreux convois furent organisés, qui traversèrent de part en part toute l'étendue des Etats-Unis. De lourds chariots à bâches trainés par des chevaux ou des bœufs, et constitués en caravane, quittaient les villes prospères de l'ouest pour se ruer vers le pays de l'or. Et bientôt l'immense domaine de Sutter se peupla d'une foule innombrable et grouillante d'aventuriers qui, ayant établi hâtivement leur campement, creusaient le sol jour et nuit à la recherche du métal jaune. La fièvre du gain les tenait à ce point qu'ils ravageaient les cultures, démolissaient les granges pour se bâtir des cabanes, et tuaient sans vergogne le nombreux bétail qu'ils avaient trouvé sur place afin de s'en nourrir.

Au bout de quelque temps, les « gold diggers » poussèrent même l'audace jusqu'à bâtir des villes entières sur le domaine privé de Sutter.

Inutile de décrire la rage avec laquelle le vieux fermier assistait à ce spectacle désolant. Pourtant, il n'était pas décidé à se laisser faire !

En 1850, lorsqu'après son rattachement à l'Union, la Californie fut régentée par les lois américaines, il intenta aux chercheurs d'or l'un des plus grands procès que l'histoire ait jamais connus.

— Deux villes, disait-il dans son mémoire, ont été bâties sans mon autorisation sur mes propres terres : San Francisco et Sacramento. Je réclame, d'autre part, à l'Etat 5.000.000 de livres à titre de réparation, pour les routes, les ponts et les canaux qu'on a établi sur ma propriété en vue de l'usage commun.

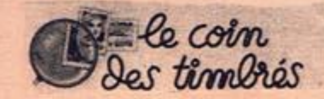
Le procès dura cinq ans. Le vieux Sutter était un lutteur coriace. Il se démena si bien qu'il finit par gagner. En 1855 la Haute Cour de l'état de Colifornie reconnut que les villes de San Francisco et de Sacramento ainsi que plusieurs bourgs et villages avoisinants avaient été construits sur sa propriété privée. Cette nouvelle ne fut pas plutôt connue qu'elle provoqua, parmi la multitude des chercheurs d'or, un émoi indescriptible.

— Sutter veut nous déposséder de notre bien ! s'écrièrent-ils. Eh bien, il va voir comment nous nous défendons !

S'étant armés de dynamite, de fusils, de haches et de fourches, ils se ruèrent, par milliers, à l'assaut du ranch où vivait leur puissant adversaire. Dans leur rage aveugle, ils saccageaient, pillaient et brûlaient tout ce qu'ils rencontraient... Et bientôt, cette merveilleuse exploitation ne fut plus qu'une vaste étendue fumante et désolée. Deux des fils de Sutter trouvèrent la mort au cours de la révolte des gold diggers. Quant à Sutter lui-même, ébranlé par ces cruelles épreuves, il perdit la raison.

Il quitta la Californie pour gagner Washington, capitale des Etats-Unis. Pendant vingt ans, on le vit rôder aux abords du Parlement : vieillard en haillons, les yeux hagards, qui demandait justice en termes véhéments. Mais personne ne l'écoutait. Les enfants, dans la rue, se moquaient de lui et cet homme qui, légalement, possédait la plus grosse fortune du monde mourut, en 1880, dans un dénuement complet.

Telle est la brève et tragique odyssée de l'or américain.



A TRAVERS L'HISTOIRE

LES ARCHIDUCS ALBERT ET ISABELLE

En 1598 Philippe II reconnut l'indépendance des Pays-Bas; il en céda la souveraineté à l'archiduc Albert qui avait épousé l'infante Isabelle d'Espagne. Toutefois cette indépendance était soumise à plusieurs conditions : les Pays-Bas feraient retour à l'Espagne, si les archiducs n'avaient pas d'héritier; la religion catholique y serait tolérée et le commerce avec les Indes leur serait interdit. L'Archiduc Albert mourut en 1621, sans laisser d'héritier. Nos provinces sous le nom de Pays-Bas Espagnols furent gouvernées par l'archiduchesse Isabelle jusqu'en 1633.

Afin de ramener les provinces du Nord sous son autorité, l'archiduc Albert soutint la guerre contre Maurice de Nassau. Il échoua devant Nieuport, mais, grâce au génie militaire d'Ambroise Spinola il s'empara d'Ostende après trois années de siège. Une trêve de 12 ans, conclue en 1609, reconnut les Provinces-Unies comme pays libre. Quarante années de guerre avait désorganisé le pays. Le règne des bons archiducs fut une époque de restauration et de prospérité dans la paix.

L'agriculture, le commerce et l'industrie furent stimulés par une sage législation. Plus de 300 églises furent relevées ou construites. Un congrès tenu à Malines, ordonna la création de nombreuses écoles primaires et des collèges d'enseignement moyen. Juste-Lipse professa les Belles Lettres à l'université de Louvain; Simon Stévin se distingua dans les mathématiques. En peinture, l'école d'Anvers brilla d'un éclat remarquable.

Les timbres représentant Albert et Isabelle sont les numéros 581 et 582 de Belgique.

Fr. DEPIENNE.







LE SAVIEZ-VOUS ?...

AVEUGLE SANS LE SAVOIR.

NOTRE rétine qui, comme chacun sait, constitue l'épanouissement du nerf optique, présente un espace absolument inactif au point précis où ce nerf aboutit. Si vous tracez sur une feuille de papier blanc deux croix séparées par un intervalle de 7 cm. : si vous fermez l'œil droit et si vous fixez avec l'œil gauche la croix de droite en approchant progressivement la feuille de votre visage, vous constaterez qu'à une distance de 20 cm. environ, la croix gauche *aura disparu*. Elle ne reparaîtra que lorsque vous aurez approché la feuille encore davantage. C'est que cette croix, pendant une fraction de seconde, a traversé la tâche aveugle de la rétine.



EDUCATION DE PERROQUETS.

UNE maison américaine qui exporte les perroquets dans le monde entier vient d'engager plusieurs professeurs de langues. Les perroquets particulièrement doués seront désormais vendus avec un *brevet de bonne éducation*.



EN BREF.

ZOROASTE, le fameux législateur et fondateur de religion de la Perse antique, n'a mangé, durant trente ans, que du fromage. Ajoutons qu'il se portait très bien.

★

LA mémoire de certains hommes est étonnante.

Thémistocle pouvait interpeller chacun des 20.000 habitants d'Athènes par son prénom.

Quant à Cyrus, roi de Perse, il connaissait par cœur le nom de chacun des soldats qui composaient son innombrable armée.

★

LEO AVAZIAN de New-York est parvenu à gravir toutes les marches de l'escalier qui conduit au sommet du Woolworth Building en 9 minutes. Ajoutons que cet immeuble, l'un des plus hauts de la grande cité américaine, comporte 55 étages et 1.520 marches.

★

IL n'y a qu'un endroit au monde d'où l'on puisse contempler à la fois l'Océan Pacifique et l'Océan Atlantique. C'est le sommet du Mont Irazu dans la république de Costa-Rica (Amérique centrale).

NOS PETITS PROBLÈMES

Mots croisés



HORIZ. :
1. Port de France. — 2. Fatiguées. — 3. Tesson. - A de gros os. — 4. Minces. — 5. Négligée. - En les. — 6. Sans ornement. - Préfixe. 7. Médecins des yeux. — 8. Mesure. - Animal. — 9. Crochets. - Adjectif.

VERTICALEMENT :
1. Capitale. — 2. Mesure. - En de ça. — 3. Remets. — 4. Paysages. - Parcourue des yeux. — 5. Dans. - Chants funèbres. — 6. Aussi. - Usages. — 7. Rivière de Belgique. - Monceau. — 8. Article. - Partie du théâtre. — 9. Dieu. - Hardis.

Solution des mots croisés du n° 35

HORIZ. : 1. Perpignan. — 2. Oreade. — 3. Rissolera. — 4. Tes. - Lerot. — 5. Are. - Est. — 6. Laie. - Osée. — 7. Lis. - Pi. - Si. — 8. Olivier. — 9. Nerac. - Art.

VERTICAL. : 1. Portillon. — 2. Erie. - Aile. — 3. Ressaisir. — 4. Pas. - Ré. - va. — 5. Idole. - Pic. — 6. Gelé. - Oie. — 7. Eres. - Ra. — 8. Arrosés. — 9. Atteint.

AVEZ-VOUS L'ESPRIT D'OBSERVATION ?

VOUS le saurez en répondant rapidement aux questions ci-dessous. Si vous fournissez 5 réponses exactes dans le délai de 30 secondes, vous pouvez vous vanter de posséder toutes les qualités qui font un excellent détective.

1) Dans une montre, l'aiguille des heures est-elle en dessous ou au-dessus de l'aiguille des minutes ?

2) Les vestons masculins se boutonnent-ils à droite ou à gauche ?

3) De quel côté se trouve le nœud sur le chapeau d'un homme ?

4) Quel est le roi qui, dans les jeux de cartes, est dessiné de profil ?

5) De quelle main la statue de la Liberté tient-elle sa torche ?

POUR AMUSER VOS AMIS.

DEMANDEZ donc à l'un ou l'autre de vos camarades d'introduire un œuf pelé et bouilli à travers le goulot d'une bouteille à lait (cette dernière ayant été, bien entendu, vidée de son contenu). C'est un « truc » que personne, de prime abord, n'est capable de réussir.

Lorsque viendra votre tour, vous commencerez par faire flamber une toute petite feuille de papier que vous introduirez immédiatement dans la bouteille. Puis, sans attendre que le papier se soit consumé, vous prendrez l'œuf et vous le déposerez sur le goulot du récipient. A l'étonnement de toute l'assemblée, l'œuf descendra spontanément au fond de la bouteille.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES

PAR LE RALLIC







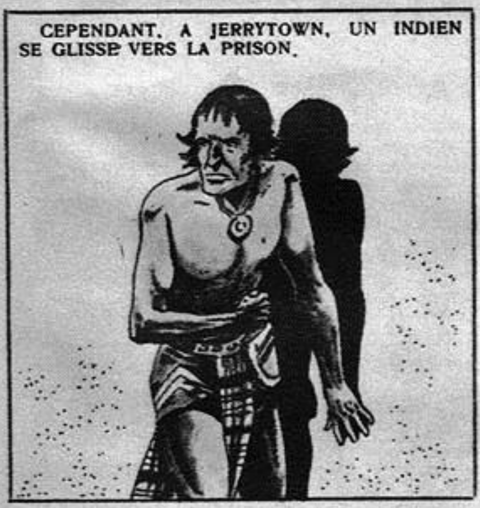




LES TROIS AMIS, HARASSES, ARRIVENT A FORT CARSON.

— NOUS SOMMES SUR NOS GARDES ET VOUS NE SEREZ PAS DE TROP ! NOUS AVONS DEJA SUBI QUELQUES ACCROCHAGES !















L'intendant et le Bouvier

CONTE INEDIT

Ah ! messire comte, je vous en prie, gémit l'intendant Tapedru, renvoyez donc ces gens si pleins d'appétit et si assoiffés, il en est temps encore !

— Je te répète, répondit le comte Henri en souriant, que j'ai invité tous mes sujets à venir aujourd'hui manger, boire et se réjouir céans. Je ne m'en dédirai point.

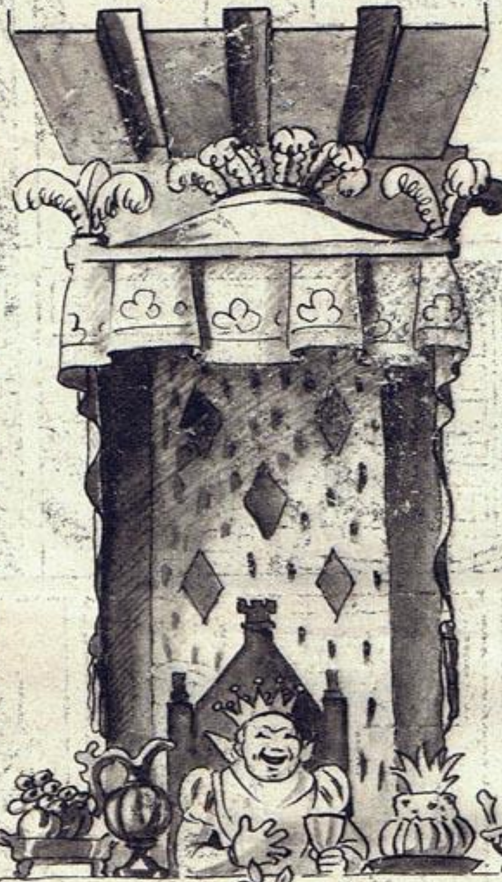
L'intendant Tapedru, l'homme le plus avare du pays, au point de l'être du bien de son maître, poussa un soupir, se pinça le nez, qu'il avait prodigieusement long, et frappa à regret de sa canne sur les dalles.

Aussitôt les portes s'ouvrirent au large, livrant passage, au son d'une joyeuse musique, à une foule murmurante composée de seigneurs, de dames, d'écuyers, de pages, de bourgeois et de vilains confondus. Tous prirent place autour des tables croulantes de victuailles, et se mirent incontinent à leur faire honneur.

Tapedru lui, rageusement, marquait les coups.

— Va, marmotait-il entre ses dents serrées, bois de ce Bourgogne délectable, reprends de cette poularde, déguste ces écrevisses, éventre ce pâté, sers-toi de ce brochet... Puissent ses arêtes t'étrangler, ajoutait-il.

Ce disant, ses yeux roulaient furieusement de l'un à l'autre des convives, qui d'ailleurs ne s'en souciaient point, occupés qu'ils étaient à faire bonne chère et à chanter les louanges du comte Henri.



Tapedru, cependant, ne décolérait pas, et, dans sa hargne, il s'en prenait aux chiens et aux chats qui se disputaient les reliefs qu'on leur lançait. Son teint passait alternativement du vert au violet, et l'on ne sait ce qui serait advenu à la longue si un bouvier taillé en Hercule n'avait à ce moment fait son entrée.

— Que viens-tu faire ici ? lui cria Tapedru.

— Manger, boire et me réjouir comme les autres, répondit placidement le manant bien planté sur ses sabots ferrés. Fais-moi donc donner une place.

— Elles sont toutes prises! persifla Tapedru outré mais en attendant, en voici une.

Et en même temps, il lui envoya un énorme coup de pied dans le bas des reins.

Sans autrement s'émouvoir, le bouvier se dirigea vers un coin où, debout, il se mit à attendre patiemment que l'on s'occupât de lui.

Et bientôt Tapedru, un peu inquiet, car en molestant le rustre il avait formellement contrevenu aux ordres de son maître, lui fit apporter une serviette et commanda qu'on le servît.

Sans piper mot, le bouvier engloutit force plats et vida moult flacons, enflant de volume à vue d'œil.

Comme il terminait, le comte Henri se leva.

— Pour couronner dignement ce beau jour, annonça-t-il, j'ai décidé de faire don de la robe de pourpre que je porte à celui d'entre vous qui nous fera le mieux rire !

Et la plaisante joute commença.

L'un déclama des bouffonneries, l'autre chanta des airs drôlatiques. Certains se disloquèrent en de folles acrobaties, tandis que plusieurs imitaient le cri de tous les animaux de la création. Il y eut de francs éclats de rires, mais rien de décisif.

C'est alors que le bouvier, la serviette autour du cou, s'avança balourdement à la manière d'un ours. Marchant droit à Tapedru, il lui remit cérémonieusement sa serviette en disant :

— Messire intendant, je vous rends ceci, que vous m'avez fait donner à mon arrivée. Et voici le siège que vous m'avez avancé.

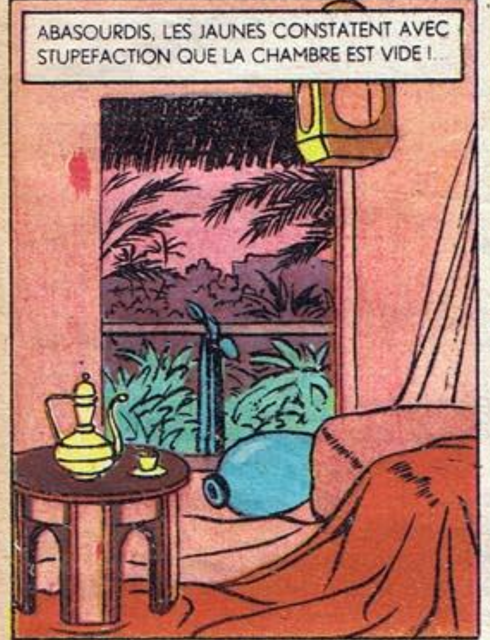
Alors, le faisant pirouetter sur ses talons, il lui décocha un effroyable coup de pied à l'endroit précité, coup de pied qui arracha l'infortuné au sol, le projeta dans l'espace où il décrivit une large parabole qui alla se terminer par une triple et grotesque culbute sur le carrelage.

Une immense explosion d'hilarité accueillit cet épisode inattendu. Et le comte Henri, rapidement mis au fait de toute l'histoire, ne put s'empêcher de se joindre aux rieurs.

Lorsqu'il eut repris haleine, il se dépouilla de sa belle robe et dit au bouvier :

— Ça, approche que je t'en revête, tu l'as bien méritée... Quant à toi, fit-il en se tournant vers son intendant tout penaud, va te bassiner l'endroit endolori. Et que l'aventure te serve de leçon !...


LE SECRET DE L'ESPADON
(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)


ABASOURDIS, LES JAUNES CONSTATENT AVEC STUPEFACTION QUE LA CHAMBRE EST VIDE !...


— ARA-MI-TAMA !... LE BALCON ! ILS ONT FUI PAR LE BALCON !...

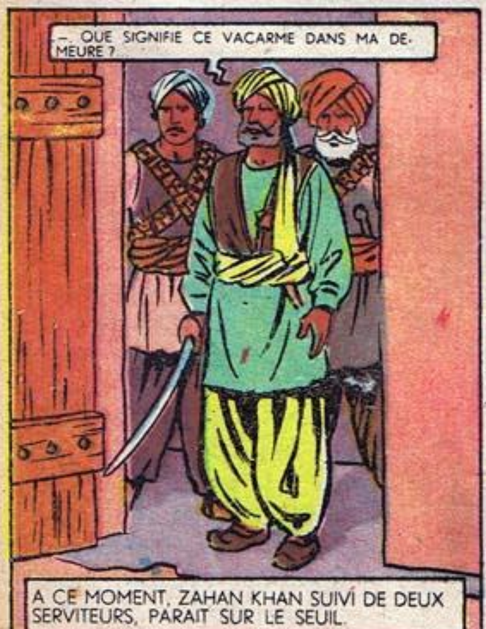

— RIEN ! C'EST IMPOSSIBLE ! HE LA, VOUS AUTRES !... ET LES ANGLAIS ! OU SONT LES DEUX ANGLAIS ?...
— Envolés ?!...


— Par mon sabre ! Fouillez ce jardin ! Mettez-y le feu, si c'est nécessaire !!!
— Mais... mon capitaine, le jardin n'a qu'une issue


— QUANT A VOUS, RETOURNEZ CETTE CHAMBRE DE FOND EN COMBLE ! PEUT-ETRE ONT-ILS LAISSE QUELQUE INDICE DERRIERE EUX.


— MONSIEUR L'OFFICIER, LA PORTE DE L'ECURIE EST OUVERTE ET TROIS CHEVAUX ONT DISPARU !
MAIS L'INTENDANT SURVIENT, TOUT AGITE.


— Ah ! prenez garde, méprisables chiens ! Si nous ne retrouvons pas ces deux Blancs, je vous couperai la tête à tous, de mes propres mains !...
A CETTE NOUVELLE, LE JAUNE ENTRE DANS UNE VIOLENTE COLERE.


— ...QUE SIGNIFIE CE VACARME DANS MA DEMEURE ?
A CE MOMENT, ZAHAN KHAN SUIVI DE DEUX SERVITEURS, PARAIT SUR LE SEUIL.


— AH ! C'EST TOI, MISERABLE ESCLAVE, QUI ABRITAIS CES DEUX ESPIONS.
— IL N'Y A PAS D'ESCLAVE ICI... ET JE NE COMPRENDS PAS CE QUE VOUS VOULEZ DIRE...


— IL MENT ! JE LES AI SERVIS MOI-MEME, HIER SOIR !...
MAIS L'INTENDANT INTERVIENT AUSSITOT...


— TRAITRE !... VOICI TA RECOMPENSE !...
LE KHAN, FURIEUX, COMPRENANT LA FELONIE DE SON SERVITEUR, BONDIT SUR LUI LE SABRE HAUT...

(A suivre.)